

Colette Soler

## Pertes et profits

Notre question de l'année, l'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation, est une question difficile, sur laquelle je vais essayer de ne pas dire seulement des choses compliquées.

D'où vient cet objet *a* ?

De la théorie analytique, précisément de celle de Lacan. Il ne vient pas du discours de la civilisation. Lacan n'a pu construire sa théorie des discours, qui est sa contribution propre à la théorie de la civilisation – plus complexe et plus logifiée que celle de Freud –, qu'après avoir complété sa conception du sujet.

En tant qu'effet de langage, le sujet est principalement chez Lacan un être de manque (manque à être et manque à jouir). Cependant, il y a ce qu'il a appelé une « condition de complémentarité », et ce sujet n'est pas sans être articulé à ce qui n'est pas langage – quoique tout soit structure –, et que Lacan nomme d'abord objet petit *a*. Ce n'est que dans la rétroaction de cette théorie du sujet complété qu'il a pu écrire les quadripodes des discours et que l'on peut se poser la question de l'objet *a* dans la civilisation.

À quelle question répond cette théorie du sujet complété ?

À une question déjà là dans la psychanalyse, depuis le début, et qui est de savoir ce qui règle les appétences, c'est-à-dire les placements de la libido. Cet objet *a* donc des précurseurs dans la doctrine : théorie de la libido, des pulsions, des relations d'objet. Plus que ça : l'objet *a* ne se vérifie, à proprement parler, que dans la cure analytique. Plus exactement : il se déduit de la cure analytique et encore pas de toutes. « Il n'est déductible qu'à la mesure de la psychanalyse de chacun, ce qui explique que peu de psychanalystes le manient bien, même à le tenir de mon séminaire », dit Lacan dans

« Radiophonie <sup>1</sup> ». Ou encore, toujours dans « Radiophonie » : « Le praticien saura s'attacher au ludion logique que j'ai frayé à son usage, soit l'objet *a*, sans pouvoir suppléer à l'analyse, dite personnelle, qui l'a parfois rendu impropre à le manier <sup>2</sup>. » Dédactable : c'est dire que son statut relève de la logique de la cure. Son statut n'est pas empirique, ce n'est pas un objet du monde, placé dans les cadres *a priori* de la sensibilité selon Kant, mais il n'est pas non plus religieux (il nous mène, certes, mais rien à voir avec le noumène de Kant), Lacan ne revient jamais sur cette thèse. Il dit encore en 1976 : « Nous ne croyons pas à l'objet <sup>3</sup> » ; voilà pour le religieux. Il ne peut être saisi par aucun organe ; pas empirique non plus, donc. Ce n'est pas un être, ni d'ici-bas ni d'au-delà. D'où sort-il alors ? Lacan donne une réponse très simple : « Nous constatons le désir [voilà ce qui est empirique] et de cette constatation nous induisons la cause comme objectivée <sup>4</sup>. » Entre induction et déduction, donc ; induit du désir comme fait et déduit de la cure – je vais y revenir.

Consistance logique, dit Lacan, mais pas n'importe laquelle : celle d'un manque. L'objet, c'est d'abord ce qui manque. Lacan le dit, il a « produit la seule idée concevable de l'objet, celle de la cause du désir, soit de ce qui manque <sup>5</sup> ». On est en 1976 : ce n'est pas le début de l'élaboration, c'est plutôt la fin, et je crois que ça a son importance. J'ai dit : sujet complété ; mais il y a paradoxe, car c'est un curieux complément, cet « objet-manque ».

Bien des questions pourraient se poser là. Notamment celle de savoir comment distinguer, voire articuler le manque du sujet, que Lacan a inscrit d'abord comme –  $\Phi$ , avec cette définition de l'objet. Les élaborations sur ce point sont multiples, mais je m'en tiens à deux questions.

La première concerne l'usage analytique de l'objet, puisque Lacan emploie cette expression. Dans la cure notamment, qu'est-ce que manier l'objet *a* ?

La seconde question, par laquelle je vais commencer, est la suivante : si on définit l'objet ainsi, comme l'objet qui manque, dont le

1. J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 414.

2. *Ibidem*, p. 428.

3. J. Lacan, *Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005.

4. *Ibid.*, p. 36.

5. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 573.

statut est logique ou topologique, peut-on, comme on le fait, le reconnaître dans les produits de la civilisation, qui eux ne manquent pas, et dont on ne peut douter de la présence empirique – consommables, évacuables, visibles et audibles ? Plus généralement formulé : comment articuler ce « ludion logique » avec les produits de la civilisation ?

Nous utilisons généralement un schéma simple qui est le suivant : l'objet-manque (avec un trait d'union) cause le vecteur du désir – puissance de la pure perte, disait déjà Lacan dans « La direction de la cure » –, le vecteur va vers des objets du monde portant un plus de jouir. C'est cohérent, et ça nous conduit à faire des objets du marché les répondants de l'objet *a*. J'ai fini par m'apercevoir que, avec ce couplage de l'objet-moins et des objets plus, il n'est pas sûr qu'on lise bien Lacan.

Je vais d'abord souligner la séquence des affirmations de Lacan sur la question. Je prends successivement le « Compte rendu sur l'acte » (1967-1969), « Radiophonie » (1970), « L'introduction à l'édition allemande des *Écrits* » (1973), et enfin, en 1976, la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » que j'ai citée au début.

1. Le « Compte rendu sur l'acte » affirme la fonction de l'objet *a* dans la civilisation : « C'est de lui [de l'objet] que prend substance l'insatiable exigence que Freud articule, le premier, dans le *Malaise de la civilisation*. » Là, n'oublions pas que le malaise diagnostiqué par Freud est non pas celui du capitalisme mais le malaise sexuel, qui est de structure, non d'histoire.

2. Concernant les gadgets, Lacan prend la peine de préciser : la bagnole qu'il évoque dans « Radiophonie », gadget s'il en est, Lacan la situe non pas comme un objet mais explicitement comme un signe<sup>6</sup>, signe de notre ennui, du désir d'Autre chose ; et il ajoute, mettant les points sur les *i* : ça ne dit rien de l'objet *a*. Il faudra se souvenir de cette précision quand il dira plus tard : on a une bagnole comme une fausse femme. Pas très variés, n'est-ce pas, les gadgets évoqués par Lacan, pas très à la page.

3. Dans « L'introduction à l'édition allemande des *Écrits* », il semble plus précis. Après avoir dit que la science n'avait pas de sens, autre façon de dire qu'elle forclôt la vérité, il ajoute que ce n'est pas

6. J. Lacan, *Autres écrits*, op. cit., p. 413.

le cas de ce qu'elle produit, qui, je cite, « est la même chose que ce qui sort par la fuite dont la béance du rapport sexuel est responsable : soit ce que je note de l'objet (a), à lire petit a. »

On a tendance à conclure que les objets qui encombrant nos vies sont des plus de jouir. Mais est-ce bien ça ? N'est-ce pas plutôt que c'est par la production de l'objet en défaut qu'elle entretient l'insatiable exigence ? L'hésitation vient de l'expression « plus-de-jouir » qui équivoque entre le surplus et le manque de jouir, mais la logique du développement de Lacan va plutôt vers le moins.

Je note que les thèses de « Radiophonie » sur la plus-value sont loin d'objecter à ce que je dis là. Lacan y reconnaît son objet *a* comme cause de toute une économie, mais, justement, on aurait tort de croire que c'est une substance à jouir, que d'aucuns s'approprieraient. La plus-value, il va de soi que le prolétaire n'en jouit pas puisqu'on la lui soustrait, alors que les produits l'encombrant et même l'exploitent, selon Lacan. Mais, c'est moins évident et plus essentiel, le capitaliste non plus n'en jouit pas – Lacan est sur ce point wébérien –, il n'en jouit pas puisque le principe de l'économie capitaliste est de la reverser au capital qu'elle vient grossir. La reverser au capital, c'est la soustraire à la jouissance du capitaliste – « soif du manque à jouir » et, de plus, généralisée. D'où sa définition remarquable du malaise : tirer un plus de jouir (ça c'est pour la soif) du manque à jouir ; insatiable exigence, donc, du manque à jouir. La « montée au zénith social de l'objet *a* » n'est simplement qu'accumulation des « plus ». Si Lacan a dénommé ces gadgets du terme de « lathouses », forgé sur la même racine grecque qu'*aletheia*, la vérité, c'était justement – je l'avais commenté naguère – pour marquer le lien à la vérité première du sujet.

Cette insatiable exigence, vaguement perçue par Freud il y a un siècle, et explicitement formulée par Lacan il y a plus de trente ans, ne fait pas une nouvelle économie subjective. C'est la vieille économie de toujours dont le schéma est on ne peut plus simple : ce qui manque, l'objet, génère la libido de quête compensatoire et... fait échouer toutes les compensations.

Ce qui a changé, ce n'est pas l'économie subjective, ce sont les objets offerts à la quête. La libido de quête compensatoire a toujours été au principe de toutes les entreprises humaines, disons des

œuvres, au sens large de ce terme, de tout ce qui se fabrique dans une civilisation. Le changement majeur avec le capitalisme, c'est que tous les objets produits sont désormais des objets marchands, même ceux que l'on a pu considérer longtemps comme les produits des plus hautes sublimations de la culture, de l'art, de la religion, de la mise au point des valeurs séculaires. Cf. le vote récent et quasi unanime pour la diversité culturelle, qui a été voté contre les États-Unis et malgré eux, au nom de ceci que la culture n'est pas une marchandise ! Plût au ciel qu'elle ne fût pas une marchandise ! Je crains que ce jansénisme culturel ne soit conjuratoire comme argument, et couvre des enjeux qui déjà le démentent, car ils sont en grande partie eux-mêmes financiers.

La crise des valeurs, n'est-ce pas ça : une seule valeur, la marchandise ? Tout se monnaie, et l'argent annule toute autre valeur. J'évoque le jansénisme pour marquer que ce problème remonte loin, dans les débuts du capitalisme. Il me rappelait justement celui du trafic des indulgences par les jésuites, ce trafic qui a lancé la passion d'un Luther contre un salut qui pouvait s'acheter, et qui a déclenché la Contre-Réforme.

Je vous propose une formule de la civilisation à partir de celle que Lacan donne pour l'amour. J'en donnerai ensuite une autre pour la psychanalyse. Lacan propose, comme vous savez : « Je te demande de refuser ce que je t'offre parce que ça n'est pas ça », entendez : ça n'est pas la jouissance qui ferait rapport sexuel. Notre civilisation dit, c'est assez évident : *Je te demande d'accepter (voire d'acheter) ce que je t'offre parce que c'est ça*. Et elle se donne beaucoup de mal pour que beaucoup y croient. Ce sont les sujets, et parce que l'objet a les habite justement, qui répondent : non, ce n'est pas ça. Ils le disent évidemment par la voix de leurs symptômes. Ceux-ci s'ordonnent entre deux pôles : les symptômes du refus, conversions diverses, morosité, aboulie, dépression, etc., et à l'opposé les symptômes de la compétitivité d'appropriation, qui table sur l'accumulation quantitative pour tamponner le « ça n'est pas ça ». Deux pôles, mais le « ça n'est pas ça » a quand même ses formes individualisées à recueillir au un par un. On aimerait pouvoir penser qu'il y a encore des psychanalystes pour recueillir cette clameur, comme dit Lacan, dans ses formes propres à chacun.

La structure n'est pas de symétrie. C'est ce que vous lirez dans la « Note italienne ». L'objet-manque qu'il a construit peut prendre quatre substances épisodiques, mais lui n'est pas épisodique et n'a pas de substance. Ses substances corporelles de jouissance ont certes un usage, pas l'analytique mais le pulsionnel, qui soutient toutes les réalisations. Je vais y revenir.

Dans la psychanalyse aussi, il y a une offre. On a évoqué ce point l'année dernière dans des discussions ici même, je crois que c'était Marc Strauss qui l'avait introduit, et là, dans l'époque actuelle, je crois qu'en effet il ne faut pas flotter sur ce point. On s'inquiète semble-t-il de savoir si, après un siècle, elle peut séduire encore les sujets captés par l'offre du capitalisme globalisé. Vous savez la question que me pose cette inquiétude : et si elle parlait moins des analysants potentiels que des analystes, qui, eux-mêmes sujets du capitalisme, ne supportent plus l'offre du psychanalyste ? Ce n'est pas la première fois que cela se produirait dans la psychanalyse, mais c'est la première fois que cela prendrait des dimensions aussi amples et médiatisées.

Alors cette offre ? Qu'est-ce que l'analyste doit donner ? Lacan en a proposé bien des formules, et d'abord il doit donner ce qu'il n'a pas, à savoir son désir – pas très capitaliste comme offre. Je retiens cependant une autre expression qui date du nœud borroméen et qui dit que l'objet *a*, l'analyste doit l'offrir à son analysant. Eh bien, c'est la même chose, car donner l'objet *a*, c'est donner l'objet qui manque, et c'est ça le maniement de l'objet dans la psychanalyse. Pour éclairer les choses, je vais me placer à un niveau plus immédiatement clinique.

L'offre du psychanalyste est paradoxale, car elle se présente en partie sous la forme d'une offre de refus, *a contrario* de toute notre civilisation. Refus de répondre, à l'interprétation près, refus de gratifier le dire de la demande, etc. Cette dimension n'est pas seulement de Lacan ; elle fut présente dès l'origine, car vous savez combien Freud a insisté sur la nécessité d'un degré de frustration, indispensable comme condition du travail analytique, mais dont il peine à rendre compte. Peut-être faut-il préciser cependant <sup>7</sup> que cette non-réponse n'est pas équivalente à une visée de frustration. Lacan l'a

7. Ces lignes ont été ajoutées en fonction d'une question posée dans la discussion.

noté dans « La direction de cure » : frustrante ou gratifiante, toute réponse à la demande ramène à la suggestion ; ce qui s'entend aisément si on veut bien apercevoir que cette réponse, dans les deux cas, signifie au sujet que ce qu'il demande est ce qu'il lui faut.

Offre de refus donc, mais c'est plus complexe, car c'est un refus qui se cache derrière une offre tout opposée, qui n'est pas n'importe laquelle et que Lacan a pu qualifier même de charitable, à savoir celle de l'association libre, qui signifie au sujet que, quoi qu'il dise, ça vaut la peine, ça mènera quelque part. Subtil, n'est-ce pas, mais si vrai ! Pensez plutôt : un sujet qui toute sa vie a été évalué, comparé, orienté, rectifié, voire sanctionné, en famille, à l'école, au travail, partout, voilà qu'il trouve un lieu où on lui dit : allez-y, dites sans plus de contrôle toutes les bêtises qui vous passent par la tête, ça ne peut pas manquer d'intérêt, et ça m'intéresse – ce qui est vrai si celui qui le dit est analyste. Quel don, en effet.

Quelle est la traduction de cet accueil en termes de structure ? Ce n'est pas que parler fait du bien, comme le disent les psys, c'est qu'à l'analysant, on suppose le savoir. Autrement dit, cette offre repose sur le postulat de l'inconscient comme savoir. Mais lui, l'analysant qui arrive, ne le sait pas encore, et l'offre lui signifie seulement qu'on s'intéresse à lui. Le voilà donc en place d'*eromenon*, comme Lacan disait dans *Le Transfert*.

Derrière cette offre, ce qui s'avance, c'est quand même une *technique* de refus – une technique, pas une éthique. L'analyste est certes celui qui a la chance de répondre et son but est de satisfaire, comme dit Lacan, mais satisfaire un sujet divisé, ce qui change tout. Si j'évoque le refus, ce n'est donc pas n'importe lequel. Il y a un problème du maniement de ce refus, évidemment. Si vous commencez par le refus au nom de ce que doit être une analyse, vous allez vite voir les conséquences... Le témoignage de Pierre Rey sur son entrée en analyse m'avait paru très remarquable sur ce point. Il rendait très justement et sensiblement compte de ce virage entre l'émoi de l'accueil par l'analyste et une autre position qu'il épinglait du terme d'éloignement de l'analyste.

La première formulation, la plus simple aussi, concernant ce refus, c'est, je l'ai dit, refus de réponse à la demande. Il me demande, je me tais, donc je le frustre – cf. « La direction de la cure ». Bien

connue. Je dis que la formule est simple, mais bien sûr la demande – au singulier, intransitive –, ou le dire de demande dans sa différence d'avec les dits, ce n'est déjà plus si simple ; cela suppose une conception de la structure de la parole qui permette de saisir qu'un manque lui est inhérent.

Voici donc la troisième formule que je propose pour la psychanalyse : *Je refuse de t'offrir ce que tu me demandes parce que ça n'est pas ça*. Cette formule est une façon de traduire l'idée que le psychanalyste fait l'offre de l'objet *a*. Formule trompeuse si elle donne à penser qu'il s'agit d'offrir quelque chose qu'il y a, quelque chose d'appropriable. Je sais bien que la parabole de la fin du Séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse* pose qu'il ne suffit pas que l'analyste interprète le menu, mais qu'il faut aussi qu'il ait des mamelles. Alors, on pense aussitôt qu'on est dans le substantiel de la jouissance. Pas sûr, juste un petit bonus, parce que je vous rappelle que ce que j'évoque – et qui m'apparaît aujourd'hui comme B.A.BA lacanien –, c'est que l'activité pulsionnelle, qui vise en effet ce bonus et qui par là fait tourner la machine de la libido, restaure à chaque fois la perte. Les mamelles n'ont de prix que parce que le sein est perdu, et c'est ce qu'elles rappellent à chaque fois, passé le bonus. Deux références essentielles sur cette thèse d'une activité pulsionnelle restaurant la perte : « Position de l'inconscient » et la « Note italienne » où Lacan précise que dans cette activité le sujet se vise au cœur et se rate.

Plus légèrement dit, des objets, on formule : « Un de perdu, dix de retrouvés. » Cela s'applique aux objets visés, pas à la cause. Le seul objet qu'on ne peut pas perdre, c'est justement l'objet-manque. C'est pourquoi offrir l'objet *a* a une face paradoxale de refus, refus de tous les tenants-lieu, en tout cas.

Le maniement de l'objet dans la psychanalyse angoisse la civilisation, dit Lacan, parce que, je cite, elle « manque à sa production », à sa production comme leurre ; elle produit au contraire l'évidement, la soustraction. Son opération, comme celle de la logique, est une opération de « dé-aïfication », selon l'expression du « Compte rendu du séminaire sur l'acte ». Elle manque à sa production – entendez comme bouchon –, mais produire son évidement, à l'objet, c'est le révéler pour ce qu'il est : trou dans le réel qui a fonction de cause.

L'évidement est à produire, parce que le sujet qui arrive est un sujet du discours courant, déjà complété. Le lui reprocher serait stupide, puisque c'est, au contraire, à le solliciter de dire justement ce qui le complète, non pas pour son plaisir mais plutôt pour ses souffrances, aussi bien que l'échec de ce qui le complète ; c'est à le mettre au travail de la construction du fantasme et de la mise au point du symptôme qu'on le conduit à l'objet qui manque irrémédiablement, du fait que le langage fait trou dans le réel.

Ce maniement de l'objet, avec sa face de refus apparemment si peu oblatif, doit donner à l'analysant la possibilité d'arriver à conclure – la conclusion ne peut qu'être la sienne, c'est pourquoi j'avais parlé il y a longtemps de l'analysant logique – que toutes ses quêtes n'avaient pas d'autre source, d'autre point d'émergence, que l'objet qui ne cesse pas de manquer.

Ici, quelques considérations sur la fonction du thérapeute. Il arrive que les effets thérapeutiques arrêtent l'analyse, mais je crois qu'ils ont aussi une fonction facilitatrice de la conclusion, en raison de ceci qu'il faut obtenir des satisfactions pour s'apercevoir vraiment que l'insatisfaction est constituante, faute de quoi on peut la croire contingente. Freud approchait cela de loin quand il disait : transformer le malheur névrotique en malheur banal.

Et plus il avancera dans son bla-bla, l'analysant, plus il s'apercevra que ça ne cesse de manquer et il en déduira peut-être quelque chose sur l'objet *a*. Il manque d'abord à se dire, cet objet. L'objet *a* cause le désir de dire dans l'analyse, mais, lui, ne saurait être dit. Il se dégage donc par le travail analytique du dire comme ce qui reste toujours à dire, ce que Lacan formule avec l'expression : « ce qui choit du dire ». Méditons ici cette phrase de Lacan : « Il n'y a qu'à plus en dire que répond le pas assez. » Là on est sur la limite, vous le voyez, de la charité d'entrée : ils savent, ils savent les sujets, mais ils ne savent pas tout, et, quoi qu'ils sachent, c'est d'un savoir décompleté. Pas de savoir de l'objet : cela a quelques conséquences pour la passe. D'où l'expression : il choit du savoir élaboré ; réel, donc, en tant qu'impossible à dire. Cela ne l'empêche pas de s'imaginer, corporellement, oralement, chialement, etc., comme un morceau de corps susceptible de condenser du plus de jouir pour l'usage en question.

Je conclus de quelques mots, sans plus développer, sur l'enjeu de notre thème. Cela n'est rien moins que la fonction de la psychanalyse dans la civilisation actuelle. Les termes de Lacan à ce sujet sont très forts, vous le savez : la psychanalyse peut faire « balance » au malaise, et encore « sortie » du discours capitaliste. Je l'entends ainsi : tandis que la civilisation produit l'objet à usage aliénant, la psychanalyse dans son maniement de « l'objet-manque » restitue à l'objet sa fonction séparatrice.